

## Recherches amérindiennes au Québec



**Alain Breton, Aurore Monod Becquelin et Mario Humberto Ruz (coordonnateurs), *Espacios mayas*, Mexico, Universidad Autónoma de México, 2003. 848 pages**

Martin Hébert

Volume 35, numéro 2, 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1082153ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1082153ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Recherches amérindiennes au Québec

ISSN

0318-4137 (imprimé)

1923-5151 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Hébert, M. (2005). Compte rendu de [Alain Breton, Aurore Monod Becquelin et Mario Humberto Ruz (coordonnateurs), *Espacios mayas*, Mexico, Universidad Autónoma de México, 2003. 848 pages]. *Recherches amérindiennes au Québec*, 35(2), 97–98. <https://doi.org/10.7202/1082153ar>

une brève discussion portant sur les phases climatiques de l'Holocène.

La troisième partie est la plus importante du livre. Le Grand Nord y est approché de manière originale sous l'angle eurasiatique, puis européen. Ainsi, l'Eurasie est abordée comme étant le terrain fertile pour remettre en question certaines préconceptions ayant trait aux origines de l'humanité. Plumet (p. 144) y examine, entre autres, comment les données scientifiques s'entremêlent à des résurgences mythiques et à quelques fantasmes encore difficiles à intégrer dans un seul grand modèle synthétique. Pour ce qui est de l'Europe, une brève incursion sur les débuts de l'occupation humaine sur cette vaste étendue permet à l'auteur de reconsidérer les facteurs d'adaptation de la famille des Hominidés au contexte rigoureux des régions froides. L'auteur nous plonge alors dans l'univers de *l'homme de Néanderthal*, qui se présente comme étant le premier Européen du Grand Nord, surtout si l'on considère sa constitution physique qui semble démontrer des aptitudes pour une adaptation efficace au froid. Suit *l'Homo sapiens*, soit l'homme moderne qui, venu de régions plus chaudes, aurait été stimulé par l'environnement nordique au point de s'adapter à ces nouvelles conditions qui lui ont permis de développer une technologie, des comportements et des systèmes idéologiques qui lui sont propres.

La fin du premier tome nous transporte en Sibérie, ici définie comme étant la partie de l'Asie septentrionale qui s'étend de l'Oural jusqu'au détroit de Béring. On y relit les origines de l'occupation humaine avec l'apparition des populations mongoloïdes. La discussion sur le Paléolithique, en Sibérie, amène l'auteur à nous présenter le prolongement du Paléolithique en Alaska et au Yukon. Ce premier tome se termine sur une brève présentation du débitage microlaminaire par pression.

Dans le deuxième tome, « Vers l'Esquimau ». Du mammoth à la baleine », la première partie est consacrée à la vie dans le Grand Nord eurasiatique, à la fin du Pléistocène. Les populations en voie d'adaptation y sont brièvement décrites. La discussion porte sur l'environnement, paysage et faune, sur le mode de vie, habitat et habitations et sur le mode de subsistance, sans oublier l'art, la religion et la société.

La seconde partie du tome 2 porte plus spécifiquement sur les bouleversements qui affectent les régions du Nord de la fin du Pléistocène jusqu'au début de l'Holocène. Le territoire couvert est vaste, de l'extrême nord de l'Eurasie en passant par la Sibérie, l'Alaska, le nord-est de l'Amérique du Nord. On y fait plus ample connaissance avec la culture de l'Archaïque maritime et son adaptation le long des côtes du Pacifique Nord.

Dans ce second tome, en s'appuyant sur des vestiges anthropiques tels qu'étudiés par la paléocéologie, Plumet insiste sur le caractère déterminant des conditions de vie et il en fait le thème central du livre. On y détaille l'adaptation des groupes du Paléolithique supérieur en Eurasie. D'ailleurs, l'adaptation humaine au Grand Nord post-glaciaire motive l'auteur à rechercher les origines, soit les fondements qu'on pourrait qualifier de biologiques et culturels, de l'« Esquimau » interprété ici comme partie intégrante d'une « méga-formation » archéologique. Pour fins de démonstration, Plumet s'intéresse prioritairement aux changements climatiques et géomorphologiques survenus au cours de la période de transition, qu'il situe de la fin du Pléistocène et du début de l'Holocène, principalement dans la Grande Béringie qui couvre le territoire entre la Léna et le Mackenzie.

Dans son ensemble, l'auteur destine cet ouvrage à tous les lecteurs déjà initiés à l'archéologie, surtout les étudiants qui disposent de peu de manuels en français, en leur offrant une synthèse détaillée de la préhistoire du Nord. Il vise aussi à rendre accessibles ces informations à ses collègues du corps professoral non-spécialistes du Nord ou même de l'archéologie nordique.

Pour résumer simplement, disons que le fil directeur de cet ouvrage en deux tomes est le cheminement progressif, mais complexe, de l'adaptation préhistorique de l'humanité face aux rudes conditions des régions nordiques. À juste titre, Plumet souligne combien il aurait souhaité trouver ce type d'ouvrage dans les bibliothèques universitaires au début de sa carrière d'enseignant. Personnellement, j'abonde dans le même sens que lui : j'aurais grandement apprécié avoir accès à un tel matériel, lors de mes premières études en archéologie. Cet ouvrage me plaît particulièrement à cause de sa conception élargie du Grand Nord, tant dans l'espace que dans le temps, qui

remet en cause l'image réductrice qui nous vient à l'esprit lorsque l'on parle du Nord et de sa préhistoire.

Plumet a eu raison de faire fi des critiques qui lui reprochaient de trop entrer dans les détails, car c'est précisément la somme de ces détails qui font la richesse de cette étude. Les encarts informatifs renforcent le texte en apportant de l'information complémentaire qui est fort utile. Les nombreuses notes de renvoi et les listes bibliographiques réunissent d'innombrables sources de référence qui seront précieuses pour les jeunes chercheurs ou les néophytes dans le domaine de l'archéologie nordique. De plus, un excellent glossaire complète avantageusement cet ouvrage de référence. En dernier lieu, il convient de signaler que la lecture de ces deux livres est facilitée par une mise en page claire, agrémentée de nombreuses cartes et figures, ainsi que par quelques photos fort bien sélectionnées.

Nous ne pouvons qu'attendre avec impatience la suite de ces deux livres, intitulée « Depuis le phoque jusqu'à la baleine », que nous promet Patrick Plumet (voir t. 2, p. 178).

**Claude Pinard,**  
archéologue,  
Institut culturel Avataq



### **Espacios mayas**

**Alain Breton, Aurore Monod Becquelin et Mario Humberto Ruz (coordonneurs).** Mexico, Universidad Autónoma de México, 2003. 848 pages.

L'OUVRAGE PRÉSENTÉ ici deviendra sans contredit une référence fondamentale pour quiconque s'intéresse à l'anthropologie de l'espace chez les Mayas contemporains et leurs ancêtres. La trentaine d'articles et de commentaires qui le composent offrent une diversité de perspectives historiques, géographiques et disciplinaires tout à fait remarquable. Cet ensemble s'impose, d'abord, par son souci encyclopédique,

son ambition de rendre compte des multiples cadres analytiques à partir desquels il semble possible d'envisager la notion de paysage et d'espace en Mésoamérique aujourd'hui. L'ouvrage est important, aussi, pour sa mise en évidence des défis rattachés à la mise en commun, voire à la synthèse, de contributions issues de disciplines variées qui, en définitive, se donnent des thèmes de recherche communs.

Comme le note le préfacier, les résultats du colloque qui ont donné naissance à ce livre « montrent les limites actuelles de l'échange entre les disciplines » mais s'avèrent néanmoins une contribution dans un projet à plus long terme « de collaboration efficace entre les chercheurs pour éviter l'atomisation et/ou la division arbitraire à laquelle les disciplines soumettent graduellement les sociétés qu'elles étudient » (je traduis, p. 11). Cet effort de synthèse et de rapprochement est d'ailleurs inscrit dans la structure même du livre où, à la fin de chaque section, un chercheur spécialisé dans une aire géographique autre que la Mésoamérique tente d'identifier des axes thématiques, empiriques et analytiques qui traversent les divers articles présentés et de confronter ces axes à sa propre aire de recherches, tout en adressant aux mayanistes les nouvelles interrogations soulevées par cette comparaison. Ainsi, Philippe Descola est appelé à comparer la notion de paysage chez les Mayas avec ses propres expériences amazoniennes, et César Itier, à faire de même avec les données qu'il a recueillies dans les Andes ; pour clore le volume, le spécialiste de l'anthropologie de l'espace Gérard Toffin s'inspire de ses travaux dans l'Himalaya pour proposer de nouvelles directions de recherche aux mayanistes.

Même si cet ouvrage est caractérisé par son ouverture disciplinaire et géographique, les auteurs et les éditeurs ne perdent jamais de vue l'interrogation qui est à son origine : quelles relations les Mayas passés et présents ont-ils entretenues et entretiennent-ils avec leur environnement physique ? Comme le note Johanna Broda dans son commentaire final (p. 659), les autres textes présentés ici divisent cette question en quatre aspects principaux. La première est celle des paysages naturels et leur relation avec l'écologie. Ensuite, il est question des paysages transformés culturellement à travers l'histoire. Troisièmement, les auteurs s'attardent aux espaces quotidiens

et domestiques, en tant qu'opposés aux espaces de la nature. Finalement, il est question des espaces sacrés, c'est-à-dire d'espaces naturels dont la signification est transformée par le rite ou le mythe.

Bien sûr, ce découpage thématique reflète en grande partie les orientations disciplinaires des participants. Par exemple, les contributions d'archéologues ont davantage tendance à mettre de l'avant l'idée d'adaptation écologique que celles des ethnologues. Mais l'accent mis sur la notion de paysage comme « espace subjectivement perçu par un regard façonné par des codes culturels et des valeurs spécifiques » (p. 200) devient un pont entre les disciplines et stimule des hypothèses très intéressantes chez nombre de collaborateurs, notamment lorsqu'il est question de comprendre le regard subjectif que portaient les anciens Mayas sur leur environnement physique. Par exemple, Nicholas Dunning, un géographe, s'interroge sur l'association croissante faite durant la période classique entre le symbole du nénuphar (indicateur d'eau pure) et la classe politique maya, dans un contexte où la déforestation des terres avoisinant les points d'eau (*bajos*) accélérât la sédimentation et la disparition de ces derniers, « centralisant » pour ainsi dire les sources d'eau et donnant plus de pouvoir à ceux qui les contrôlaient. D'autres hypothèses aussi intéressantes sur la fonction rituelle de grottes artificielles ou sur la symbolique qu'aurait pu revêtir un jeu de balle recouvert d'une mince couche d'eau agissant comme un grand « miroir » durant la période des pluies, sont au nombre des analyses particulièrement inspirées portant sur la période précolombienne, qui laissent croire que le dialogue espéré par les éditeurs de l'ouvrage n'est pas qu'une simple utopie.

L'influence en sens inverse, c'est-à-dire l'utilisation de notions liées à l'adaptation écologique par des anthropologues pour ajouter de nouvelles dimensions à des interprétations symboliques, est moins visible dans cet ouvrage, par contre, et laisse croire que le dialogue souhaité n'est peut-être pas encore aussi bidirectionnel qu'on pourrait le croire. Par contre, ces analyses symboliques ont, en elles-mêmes, assez d'attrait et d'érudition pour pallier cette lacune mineure. La portion du volume sur l'ethnographie des groupes mayas contemporains regroupe plusieurs auteurs de premier

plan dans la recherche mayaniste. Non seulement ce *Who's who* de l'ethnographie mésoaméricaine se prête-t-il à l'exercice qui lui est demandé, mais il offre aussi, par le fait même, un survol fascinant de ce que l'on pourrait appeler l'ethnographie classique telle qu'elle se fait aujourd'hui en Mésoamérique.

Cette perspective « classique », axée sur les études communautaires et, dans plusieurs cas, sur les catégories et les pratiques dites « traditionnelles », n'est cependant pas sans avoir ses limites. La première, qui est certainement la plus évidente, est qu'il est surprenant de ne pas retrouver, dans un ouvrage consacré à l'anthropologie de l'espace chez les Mayas, au moins une contribution qui traite de la migration. À part une brève mention dans le texte de Mario Humberto Ruz notant au passage l'existence d'un « comité aux États-Unis qui aide dans le rapatriement des corps 'embaumés' de ceux qui sont décédés en travaillant comme *braceros* » (p. 647), le lecteur a l'impression que « l'espace » des Mayas contemporains est limité à celui qu'occupaient les Mayas précolombiens.

Une autre limite de l'approche utilisée est que les questions politiques y sont pratiquement réduites à la question du contrôle social à l'intérieur des communautés. Pourtant, parler d'espace aujourd'hui en contexte maya, c'est aussi parler de l'appropriation et du contrôle des espaces par des sujets politiques. Les mouvements autonomistes de la Selva Lacandona, entre autres, ont rendu ce fait assez clair pour qu'il devienne incontournable dans un ouvrage aussi ambitieux sur les « espaces » mayas.

En somme, comme le note le préfacier du livre, *Espacios mayas* est une contribution majeure à un champ qui est appelé à se développer. L'étude comparative des espaces et des paysages chez les Mayas a reçu, à travers cet ouvrage, un magnifique effort de présentation et de synthèse. Comme tout ouvrage scientifique de qualité, *Espacios mayas* établit des bases solides sur lesquelles il sera possible de construire pendant de nombreuses années.

Martin Hébert  
Département d'anthropologie,  
Université Laval